

[Les Ateliers convertibles :] Le travail de rue n'est-il pas toujours un peu singulier?

Suzanne Joly

Numéro 70, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46272ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Joly, S. (1998). [Les Ateliers convertibles :] Le travail de rue n'est-il pas toujours un peu singulier? *Inter*, (70), 20–20.



Le travail de rue



n'est-il pas toujours



un peu singulier ? Suzanne JOLY



Questionner l'objet et sa présence performative, objectif nommé d'une dizaine d'artistes interpellés par les Ateliers convertibles au printemps 1997 avec comme maître de chantier l'artiste François MORELLI. Pendant une semaine chacun y va de ses interventions performatives pour questionner ses convictions et bousculer ses manières de faire. La dernière journée, une consigne : partir d'un fait divers et intervenir dans un espace public. Dix artistes manifestent alors leurs présences publiques à la buanderie insalubre du coin, au *sexshop* d'un mini centre d'achats en passant par le musée d'art de Joliette. Une intervention rapide d'une trentaine de minutes allait me permettre de trouver une réponse, dans la rue, à la question suivante : LE GESTE D'ART EST-IL UN FAIT DIVERS ? Des centaines d'étiquettes arborant l'inscription PAYÉ suspendues sur autant de parcomètres allaient provoquer la panique des petits bonshommes verts, gardiens du patrimoine bitumineux. La semaine suivante, couvrant une moitié de page du journal régional, une photo couleur d'un otage, un de ces parcomètres avec l'étiquette au cou. Questionnant le geste, on cherche les coupables : « Un ou plusieurs individus ont apposé des étiquettes... ». L'énigme de la semaine, quoi !... J'avais ma réponse, le geste était devenu un fait divers.

Un questionnement dégage nécessairement une piste, ici celle d'un certain travail de rue. S'approprier un petit bout de ville, l'espace d'un moment éphémère et y cultiver à petite échelle une nature singulière, devenir bactéries vivantes dans un centre-ville à moitié mort, WHY NOT ? Injecter autant d'anticorps à la monotonie d'une petite ville propre, propre, propre, créer à nouveau dans son centre des lieux de rassemblement au gré des fantaisies sans penser aux bons procédés, aux jugements de valeurs, à ceux des pairs et des autres, s'immiscer entre l'écorce et l'arbre là où coule la sève, la saveur au quotidien, l'artiste s'en donne le droit, inscrivant au sol et projetant dans l'air des sons, des images et des mots à saveurs particulières.

Du mot au motif, il n'y a qu'un pas. MOTIFS de ville, ceux qui vont d'un côté à l'autre de la rue, dans un de ces nombreux parcs à chars — *Art Parking* ; treize artistes en stationnement — *Drive-In Convertible* — ailleurs quelque part sur la place du marché à l'été 1997. Marquant la ville d'inscriptions effacées, de projections envolées et de sons dispersés, des artistes à Joliette s'inscrivent dans l'urbanité.

Le 28 juin 1997, une belle soirée, les chars tournent en rond autour de la place du marché. Les Ateliers convertibles installent un *drive-in* de fortune, accrochent aux piliers du mail central un grand écran, diffusent sur bande MF et... Que la projection commence ! Daniel BERGERON, Suzanne JOLY, Alain FLEURENT, Irène MAYER, Amélie ROULEAU, Jean-François BEAUDOIN et Daniel BOND maquillent l'espace pendant deux heures de leurs bandes vidéo produites le printemps précédent à l'intérieur de mille pieds carrés d'atelier. Pourquoi choisir l'espace urbain comme contexte de diffusion ? Confondre par le dispositif, art actuel et divertissement ? Provoquer consciemment un espace déroutant à la lecture de l'œuvre ? Une tentative qui peut laisser perplexes autant les artistes/auteurs que les spectateurs mais l'intention de départ est perceptible : donner à l'art une saveur d'expérience. À TOP OUVERT, une équipe d'artistes convertibles, projectionnistes, installateurs de lumières trafiquent un coin de ville ce soir-là.

On oublie un moment que la ville est une machine technocratique qui voit le citoyen comme un vulgaire payeur de taxe, un consommateur du commerce local et les trottoirs deviennent alors un espace de jeux pour des caresses urbaines, les stationnements, une peau de ville en chair de poule qui frissonne sous la répétition des gestes d'art. Occuper quelques chasses gardées et être 13 artistes en stationnement, chacun penché sur son rectangle noir, cordés côte à côte. Le 16 août 1997, Tommy ASSELIN, Jonathan BARAN, Joël BEAUPRÉ, Christine BOLDUC, Jocelyn Fiset, Jérôme FORTIN, Denys HÉBERT, Suzanne JOLY, Olivier LONGPRÉ, Michel PELLAN, Benoît RICARD, Amélie ROULEAU et Éric SAUVÉ, la plupart des artistes de la relève, font réapparaître en plein jour certaines folies nocturnes, juste ici au carrefour de trois resto-bars, cœur d'une activité culturelle underground. Avec l'âme du nomade retrouvé, un peu de pouvoir de mobilité, ils piétinent un territoire/épreuve avec des matériaux simples (mousse de polyuréthane, verre brisé, sable, craie, corde...) imprimant au sol une espèce de grand patchwork indiquant qu'ici l'art est vivant. Voilà de tout petits gestes qui font toute la différence entre saveurs urbaines et insignifiance des lieux. Quand l'urbanisme n'a pas de tête, ni de plan et va tout de travers, l'urbanité, elle, fait pousser ses fleurs de macadam dans l'art parking ou ailleurs. Un de ces jours d'autres artistes injectant des puces dans les parcomètres fourniront pour trente sous quelques sonorités débridés. WHY NOT?

Interventions publiques (atelier avec François MORELLI, mars 1997), *Drive-In convertible* (projection extérieure, 28 juin 1997), *Art Parking* (peinture et interventions au sol, 16 août 1997) par les Ateliers convertibles (Joliette).